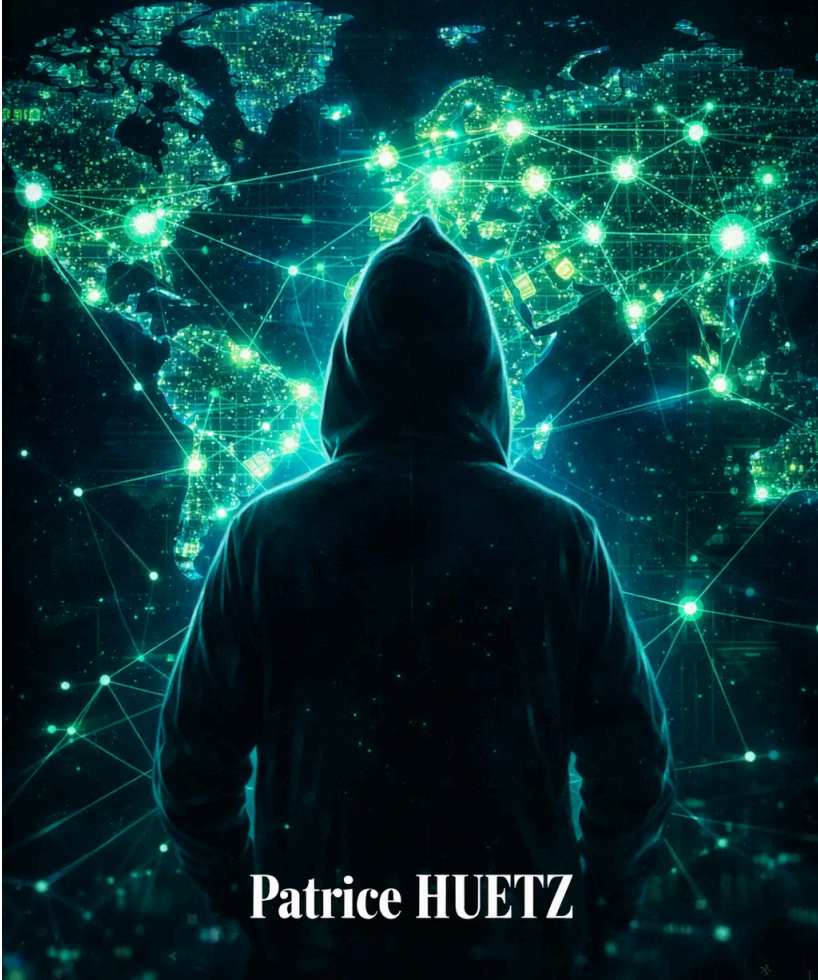


LES ARCHITECTES DU CHAOS

TOME 2

LE RESEAU FANTOME



Patrice HUETZ

Les Architectes du Chaos — Le Réseau Fantôme

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

Berlin

Berlin, Friedrichshain. Octobre 2015. 9h00.

Berlin avait une façon d'être indifférente qui ressemblait à de l'accueil. Pas d'accueil chaleureux — de l'accueil au sens de espace libre, d'air non revendiqué. Dans d'autres villes, Karim avait parfois l'impression que la ville lui demandait de justifier sa présence. À Berlin, la ville ne demandait rien. Elle existait dans son propre chaos organisé et laissait les autres s'y débrouiller.

Il avait passé les deux premières semaines à cartographier. Pas les serveurs — la ville. Les cafés avec du WiFi fiable et peu de caméras. Les marchés de matériel électronique d'occasion. Les bibliothèques publiques ouvertes tard. Les trajets de vélo entre les zones qui l'intéressaient. Établir une géographie opérationnelle dans un nouvel environnement était la première étape — DarkFather l'avait enseigné, et c'était vrai.

L'appartement de Friedrichshain était exactement ce qu'il lui fallait. Quarante mètres carrés, plafonds hauts, fenêtres doubles donnant sur la cour. Un propriétaire absent — il avait sous-loué via un intermédiaire, le contrat était au nom d'une société écran estonienne

que Cipher avait montée. Pas de badge d'accès électronique — une vraie clé, analogique, irremplaçable.

Il avait installé son setup en une journée. Deux bureaux — un pour Karim Saïd, avec un laptop ordinaire visible depuis la rue si quelqu'un regardait, et un pour les opérations, dans l'angle mort de la fenêtre avec un écran orienté vers le mur. Cage de Faraday pour le téléphone pendant les sessions sensibles. Routeur portable sur la prise réseau supplémentaire dans la salle de bain — la seule pièce sans fenêtre.

Le premier soir, il avait cuisiné — des pâtes, encore, l'invariant de sa vie d'opération — et avait mangé devant la fenêtre ouverte sur la cour. Des voix en allemand montaient de l'appartement d'en dessous. Une radio quelque part. La vie quotidienne de gens qu'il ne connaissait pas et qui ne savaient pas ce qui se passait au-dessus de leur tête.

Il avait contacté GHOST au complet dès le deuxième jour. Aditi depuis Mumbai, Cipher depuis Zurich — il avait appris récemment que Cipher était à Zurich, un détail glané dans le timing de ses connexions et une mention accidentelle d'une heure de train pour une destination qui n'était pas une grande ville — , Null depuis un endroit en Belgique dont Karim ne connaissait pas la précision.

La réunion avait duré une heure. Bilan de l'opération NEXUS : positif sur l'impact, propre sur le plan technique, quelques leçons sur la préparation de la publication à documenter pour les prochaines fois. Bilan sécurité : pas d'arrestation, pas d'identification certaine, mais des signaux d'intérêt renforcé de la DGSI qui justifiaient le déménagement de Karim.

Cipher avait présenté son analyse de la tentative de cartographie de leur réseau I2P. Technique, précise, une heure de travail visible dans chaque phrase. Conclusion : la cartographie venait probablement d'un analyste officiel, pas d'un attaquant criminel.

Niveau de sophistication compatible avec les agences de renseignement européennes.

“Ils savent qu’on existe. Ils savent pas encore qui on est.”

“Combien de temps ?” avait demandé Null.

“Ça dépend de nos prochaines erreurs. Zéro erreur — indéfini. Une erreur sérieuse — six mois peut-être.”

Silence dans le canal.

La Hackbase Berlin était connue. Pas des cercles underground — du milieu tech berlinois. Un espace commun dans un ancien entrepôt de Kreuzberg, fondé par des ingénieurs et des hackers en 2009, qui hébergeait des projets open-source, des conférences, des sprints de développement. Legal, public, visible.

Karim y était allé le troisième jour. Par curiosité, pas par nécessité opérationnelle.

Ce qu’il avait trouvé était différent de ce qu’il imaginait. Pas seulement des geeks en sweat-shirt — des artistes qui codaient leurs installations, des journalistes qui apprenaient la data science, des biologistes qui faisaient de la bioinformatique. La Hackbase avait quelque chose de la promiscuité intellectuelle des meilleures universités sans la hiérarchie des universités.

Il avait passé l’après-midi à travailler dans un coin, écoutant les conversations autour de lui. Plusieurs langues — allemand, anglais, quelques autres. Une géographie internationale que Paris n’avait pas de la même façon.

Et dans une conversation à une table voisine, en anglais avec un accent slave fort : quelqu’un qui parlait de firmware de routeurs industriels. Karim avait levé les yeux.

L’homme qui parlait de firmware était grand, cheveux courts bruns, environ trente ans. Intense dans sa façon de parler — les mains qui bougeaient pour illustrer les points techniques. Il avait un ordinateur portable couvert d’autocollants, ce que Karim trouvait

systématiquement une erreur de discrétion, mais le contenu de la conversation compensait l'enthousiasme des autocollants.

Il avait fini par s'approcher. Question neutre : « Tu travailles sur le firmware Siemens S7 ? »

L'homme avait regardé Karim avec la méfiance rapide des gens qui ne parlent pas à des inconnus de leurs sujets de travail. Puis quelque chose dans l'expression de Karim — la compréhension technique dans la question, peut-être — avait modifié sa réponse.

« Pas exactement. Pourquoi ? »

« J'ai eu des problèmes similaires avec des PLC il y a deux ans. »

Une conversation technique avait suivi — vingt minutes, suffisamment pour établir la crédibilité mutuelle. L'homme s'appelait Viktor. Viktor Sorokin, Russe, développeur de sécurité industrielle.

Karim avait reconnu le nom — pas Viktor Sorokin directement, mais V1ktor_S de XSS.is, l'homme avec qui il avait collaboré à distance sur les firmwares de routeurs. Leur première rencontre physique.

Il n'avait rien montré. DarkFather avait dit : ne jamais révéler qu'on reconnaît quelqu'un qu'on n'est pas censé connaître. La reconnaissance était du pouvoir. Karim avait serré la main de Viktor comme si c'était un inconnu, et il avait souri.

Après deux semaines d'observation, Karim avait complété sa carte de Berlin.

Les cafés utilisables pour le travail “visible” : quatre établissements, dans des quartiers différents, chacun avec du WiFi correct et suffisamment de bruit de fond pour que les conversations indiscrettes ne portent pas. Il alternait — jamais le même deux jours de suite, jamais de pattern temporel prévisible.

Les épiceries du coin où il payait toujours en espèces. Le marché du samedi à Boxhagener Platz où il faisait ses courses de la semaine sans carte de crédit. Le coiffeur dans la Frankfurter Allee qui ne demandait pas de nom.

La séparation entre les achats traçables — les quelques choses qu’il achetait par carte au nom de Karim Saïd, légitimement, pour maintenir une trace de vie normale — et les achats non traçables.

Cette cartographie avait une logique : construire une vie quotidienne qui ressemblait à une vie normale à toutes les caméras et bases de données disponibles, tout en maintenant les espaces non tracés pour ce qui ne pouvait pas l’être.

Berlin facilitait ça. La ville avait une culture historique de la résistance à la surveillance — héritée de deux dictatures — et un réflexe collectif de ne pas trop regarder ce que les autres faisaient. Le “Berliner Schnauze” incluait aussi l’indifférence aux comportements des voisins.

Karim avait apprécié ça plus qu’il ne l’aurait cru.

La troisième semaine, il avait fini l’installation de son studio.

L’élément le plus important : le système de détection d’intrusion physique. Pas électronique — une technique apprise de DarkFather. Des fils invisibles devant les entrées. Des cheveux dans les jointures des tiroirs. Un livre posé en angle précis contre le mur. Si quelqu’un entraînait pendant son absence, les perturbations seraient détectables avant qu’il touche quoi que ce soit.

Ce n’était pas paranoïaque. C’était du protocole. La DGSI avait des accords avec le BKA allemand. Une visite discrète de l’appartement n’était pas impossible si son identification progressait.

La précaution avait une conséquence pratique importante : il ne laissait jamais de matériel opérationnel sans protection supplémentaire. Le laptop d’opération était toujours dans le sac Faraday quand il n’était pas utilisé. Les carnets étaient dans un coffre-fort de voyageur ancré à la structure du lit avec un câble d’acier.

Ce niveau de précaution avait quelque chose d’épuisant et quelque chose de rassurant en même temps. Épuisant parce que chaque détail demandait de l’attention. Rassurant parce que l’attention aux détails était la seule défense disponible.

À la fin d'octobre 2015 — un mois après l'arrivée — Karim avait fait un bilan.

Couverture : établie et crédible. Karim Saïd, consultant en sécurité, contributeur open-source, client régulier de quatre cafés, membre de la Hackbase. Une vie ordinaire avec des écrans.

Sécurité opérationnelle : maintenue. Pas de compromission détectée. La tentative de cartographie du réseau I2P n'avait pas progressé depuis le signal d'alerte de Cipher.

GHOST : opérationnel et en bonne santé. Aditi sur la prochaine cible potentielle, Null sur les outils, Cipher sur l'infrastructure.

Viktor Sorokin : contact établi, évaluation en cours.

Et lui-même, Karim Saïd ? Stable. Adapté à un nouvel environnement plus vite qu'il ne l'avait anticipé. Peut-être parce que les environnements se ressemblaient dans leur essentiel : un espace de travail, des gens compétents autour, des problèmes à résoudre.

Berlin n'était pas Évry. Mais le code était le même partout. Et le code était ce qui comptait.

Ce que Karim avait compris progressivement depuis sa fondation de GHOST, c'était que la méthodologie n'était pas un outil — c'était une identité.

Les groupes qui se définissaient par leurs cibles finissaient par être définis par leurs ennemis. Les groupes qui se définissaient par leurs valeurs devenaient leurs valeurs, au sens où les valeurs guidaient les décisions même quand les cibles changeaient.

GHOST s'était défini très tôt par une méthodologie : la précision, la documentation, les règles sur ce qu'on ne faisait pas. Cette définition avait tenu à travers NEXUS — une opération politico-économique — et OMBRE — une opération contre du crime organisé. Deux types de cibles complètement différents, la même méthodologie.

C'est ça qui donnait à Karim la conviction que GHOST durerait. Pas parce qu'il était invulnérable — personne ne l'était. Mais

parce que ce qu'il était ne dépendait pas de circonstances externes. Une organisation qui savait ce qu'elle était survivait aux changements de contexte. Une organisation qui se définissait par ses ennemis disparaissait avec eux.

Il avait partagé cette réflexion avec Aditi.

Elle avait répondu : *« C'est juste. Mais ça a aussi une limite : une organisation trop définie par sa méthodologie peut devenir rigide. Elle refuse des opportunités qui exigent de s'adapter. L'équilibre est entre une identité suffisamment solide pour tenir et suffisamment flexible pour évoluer. »*

« Comment tu saurais qu'on a traversé la ligne de la rigidité ? »

« Quand on dira non à quelque chose à quoi on aurait dû dire oui parce que ça ne rentre pas dans le cadre existant. »

« On a peut-être déjà fait ça. »

« Peut-être. C'est pour ça qu'il faut se poser la question régulièrement. »

Il était 2h du matin. Dans le studio de Friedrichshain, les trois moniteurs projetaient leur lueur sur les murs blancs. Le chauffage de l'immeuble claquait dans les tuyaux — un rythme irrégulier que Karim avait appris à ne plus entendre.

Sur l'écran central : le rapport de reconnaissance de la prochaine cible potentielle. Sur l'écran gauche : le canal GHOST, silencieux à cette heure. Sur l'écran droit : un terminal avec les résultats de l'analyse automatique de l'infrastructure cible.

Il y avait une qualité dans ces nuits de travail qu'il ne pouvait pas entièrement décrire. Pas du contentement — quelque chose de plus actif. Une forme d'attention totale où la totalité de ses capacités était utilisée, où rien d'extérieur ne pénétrait, où le temps n'existait pas comme une contrainte mais comme un territoire.

Il avait lu des descriptions de cet état dans des livres de psychologie — le flow, la concentration optimale. Pour lui, il arrivait